

Images du réel

Numéro 244, juillet–août 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

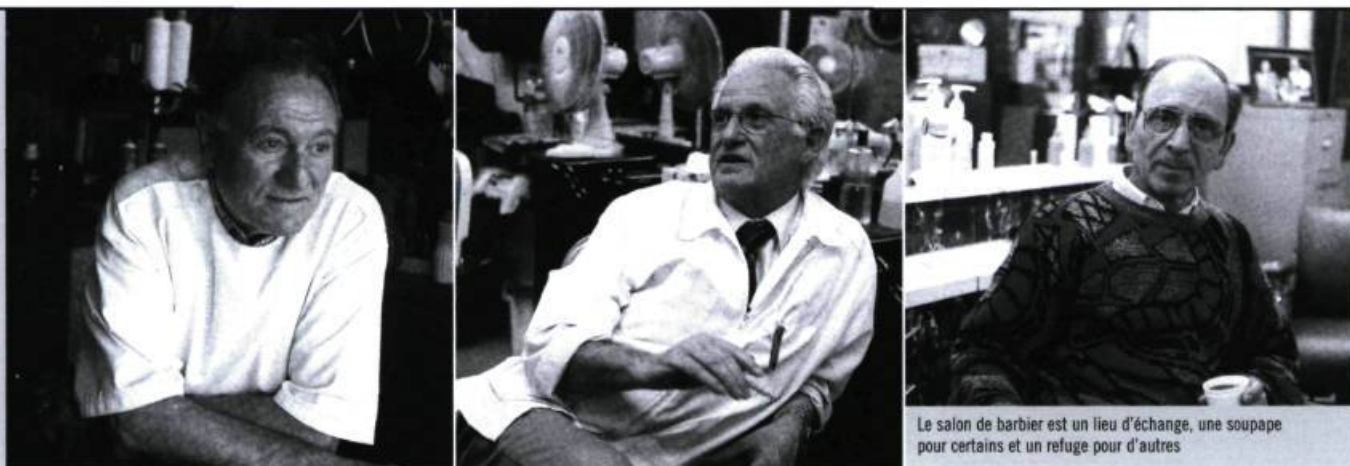
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Images du réel]. *Séquences*, (244), 46–47.



Le salon de barbier est un lieu d'échange, une soupape pour certains et un refuge pour d'autres

BARBIERS : UNE HISTOIRE D'HOMMES

Chronique d'un confessionnal urbain

Certaines maladresses techniques agacent, et la multiplication des sujets interrogés rend le propos diffus. Mais le vécu de ces barbiers finit par l'emporter en fin de compte. Claude Demers touche à quelque chose d'intime, dans ce milieu d'hommes affables, de peu de mots, à l'écoute religieuse. Voici la chronique d'un confessionnal urbain.

PHILIPPE JEAN POIRIER

Les barbiers de la rue Jean-Talon semblent s'enorgueillir de cette fameuse photo bleuie, plaquée dans leur vitrine depuis des lustres. C'est que ce métier appartient à une autre époque. Le film met quelques séquences à dépoussiérer le concept, à rendre au commerce sa valeur locale, essentielle à la vie de quartier. Le salon de barbier est un lieu d'échange, une soupape pour certains, et un refuge pour d'autres.

La démarche de Claude Demers s'apparente à celle du film **Roger Toupin, épicier variété**, un digne héritier de la tradition du cinéma direct. Ce n'est donc pas une surprise de retrouver le même caméraman derrière les deux projets. Michel La Veaux manie ici une caméra alerte, fouineuse, à l'affût des détails. Ce qui n'est pas mauvais en soi, sauf lorsqu'elle nous distrait du propos à quelques reprises. En interview, Claude Demers privilégie une approche assez simple, où il se montre ouvert à ce que peut lui offrir son interlocuteur. Le film repose sur un respect mutuel entre le sujet et l'interviewer.

Le cinéaste court plusieurs lièvres à la fois, avant de se fixer. Une série de barbiers nous est présentée, des hommes parfois sympathiques, souvent affairés et silencieux, concentrés sur la tâche. Du nombre, il y a Michel Bilotto et Pasquale de Civita, deux Italiens fort différents de nature. Il y a aussi Jacques Boutin et Normand Boisvert, l'un qui opère à Verdun et l'autre, à Trois-Rivières. Et ainsi de suite.

Une chose qui passera peut-être inaperçue mais qui fait toute la différence, c'est ce choix, conscient ou non, d'avoir laissé les gens s'exprimer dans leur langue maternelle, que ce soit l'italien ou le grec. Le cinéaste accède à leur intimité par cette porte. On voit trop souvent des documentaires où les intervenants de culture étrangère s'expriment en anglais ou en français pour satisfaire à la demande du réalisateur, minant du coup la spontanéité et la fluidité de leur propos. Il y a une très belle scène où le fils coiffeur coupe les cheveux au père barbier. Ils conversent en grec, à propos d'une paire de ciseaux mal aiguisée. Un petit bijou.

Certaines personnes sont des personnages en soi, il n'y a qu'à pointer une caméra sur eux. Leur regard et leur aura communiquent une sagesse qu'il fait bon recevoir. Michel Bilotto fait partie de cette race de monde, sur qui tout coule, absorbée par le moment présent. Le cinéaste s'éloigne un bref moment de sa proposition initiale pour s'intéresser à la vie de cet homme, et c'est un choix judicieux. Michel est un homme loquace et rieur, un bon vivant, et il aime raconter des histoires, toutes sortes d'histoires, des histoires inventées croirait-on, parce qu'elles sont dépourvues de nostalgie. Le cinéaste prend d'ailleurs acte de ce doute, qui surgit à notre esprit, devant tout bon conteur. Il prend ainsi du temps pour valider une à une les histoires avec l'appui de photos, d'archives vidéo, etc. Il remonte jusqu'en Italie, où il retrace un compagnon d'enfance du barbier.

D'autres pistes ne mènent nulle part, ou alors est-ce le cinéaste qui les abandonne en cours de route, provoquant un malaise quant à notre perception de certains intervenants. Que voulait-on dire à propos de ce barbier de Trois-Rivières, ce bon vivant enjoué, qui s'amuse d'un rien, en comptant les voitures qui passent devant son commerce ? Pourquoi le montrer dans une position pathétique, sans vraiment nous expliquer sa situation ? Et il y a cet autre homme, un Italien allophone, Pasquale de Civita, confus lors d'une visite au centre commercial, dans un salon de haute coiffure. On aurait voulu comprendre son désarroi, à tout le moins le contexte dans lequel il s'inscrivait.

Ce documentaire s'aventurerait sur un terrain miné. D'abord, parce que l'approche n'est pas nouvelle, mais aussi parce que le sujet paraît ringard ou tape-à-l'œil *a priori*. Or, Claude Demers a su manœuvrer entre ces obstacles afin de provoquer des rencontres *sincères*. Ça vaut la peine d'être salué.

■ Canada [Québec] 2006, 78 minutes — Réal. : Claude Demers — Scén. : Claude Demers — Images : Michel La Veaux — Mont. : Claude Palardy — Mus. : Claude Beaugrand — Avec : Michel « Rocco » Bilotto, Normand Boisvert, Jacques « Butch » Boutin, Stefano Cella, Pasquale de Civita, Bill Karras, Louis Karras, Carlo Paventi — Prod. : Claude Demers — Dist. : Christal.




NO MORE TEARS SISTER: ANATOMY OF HOPE AND BETRAYAL

Le titre du film fait référence à un rapport écrit par la docteure et professeure d'université au Sri Lanka Rajani Thiranagama, sur les violations des droits humains durant les années 1980. Ce titre souligne aussi évidemment l'impact que son assassinat en 1989 a eu sur sa famille et spécialement sur sa sœur Nirmala.

Helen Klodawski, par le biais de biographies des divers intervenants, dresse, par petites touches, une histoire de ce pays naguère appelé Ceylan où les Tamouls, favorisés par le colonisateur britannique, ont vu leur situation se dégrader après l'indépendance de 1948, ce qui a mené à la spirale du ressentiment, à la violence, aux exactions, à la vengeance, et ce, jusqu'à la guerre civile qui continue encore de manière larvée, même après le désastre du tsunami. Restreinte dans son choix d'archives directes sur l'intellectuelle, la réalisatrice recrée, en employant entre autres une des filles du docteur Rajani pour évoquer de manière juste les divers moments de la vie de cette Tamoule chrétienne issue d'une famille bourgeoise qui épousa un révolutionnaire et qui s'impliqua de plus en plus dans la dénonciation des exactions commises par le LTTE, principal mouvement séparatiste tamoul.

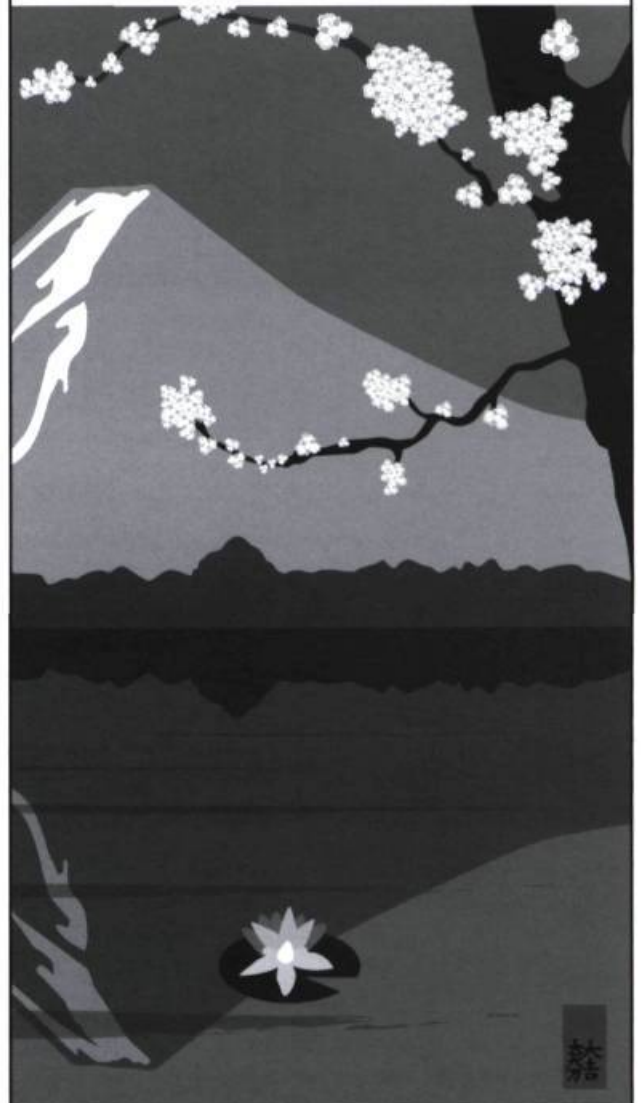
La narration de l'écrivain canadien d'origine cinghalaise Michael Ondaatje (*The English Patient*) apporte de manière calme des informations souvent cruelles. L'utilisation d'illustrations d'anatomie ou de photos de guerre et de lieux soulignées par le bruit du projecteur de diapositives changeant d'image montre le sérieux de l'entreprise en accentuant le côté conférence de la démonstration. L'émotion dégagée par plusieurs des intervenants, dont certains sont filmés de manière à ne pas être reconnus, montre l'importance de cette femme qui fit face aux armées indienne, sri lankaise et à celle des Tigres de l'Elam Tamoul pour dénoncer les exactions de part et d'autre.

En rendant hommage à une humaniste peu connue, la réalisatrice implique le spectateur dans une des nombreuses guerres oubliées de ces vingt dernières années, mais sans le faire d'une manière aussi poétique que Vimukthi Jayasundara dans sa *Terre abandonnée* (Sulanga Enu Pinisa). 

LUC CHAPUT

■ FINIES LES LARMES, MES SŒURS, D'ESPOIR ET DE TRAHISON — Canada [Québec] 2005, 79 minutes — Réal.: Helene Klodawski — Scén.: Helene Klodawski — Avec: Nirmala Rajasingam, Sharika Thiranagama, Dayapala Thiranagama, Michael Ondaatje — Dist.: ONF.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

samourai

Simon Fortin, concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samourai@videotron.ca
www.samourai.ca